



P@LLEN

Les dossiers du Département Santé

N°23. Avril 2015

•••••
Vendredi Saint 2015

Edito.

Jean Alberti, prêtre dans la Compagnie de Saint Sulpice, était originaire d'une famille juive convertie au christianisme depuis peu au moment de sa naissance en 1915 à Berlin. Il y vivra jusqu'à l'arrivée des nazis au pouvoir. Devenu prêtre, il se disait « judéo – chrétien. » Grand intellectuel, il fut professeur dans les séminaires d'Autun et surtout de Lyon, ainsi que professeur à la faculté de théologie de l'Institut Catholique de Lyon. Mort en 2014, il avait écrit un article, en 1984, pour une publication de la Catho de Lyon.

Nous pouvons donc relire, en ce temps de Vendredi Saint, cette méditation sur la souffrance à partir de ce qu'il a vécu personnellement, persécuté comme juif. Cette réflexion sur la souffrance n'en est pas l'acceptation béate, mais peut être « *supplication espérante.* » Et s'il dit que l'on n'est jamais seul devant la souffrance, il ajoute : « *Cependant n'allons pas trop vite, car cette solidarité de foi et d'amour, hélas, ne rend pas le malheur, ni l'agonie sensés, ni supportables, ni explicables, ni même justifiables.* »

Luc Champagne

•••••

Le mystère de la souffrance

On m'a suggéré - est-ce commandé - de rédiger une postface théologique et spirituelle aux articles riches et substantiels de mes confrères et amis qui essaient de traiter des problèmes et du mystère de la souffrance, voire de la mort¹. C'est courir le risque ou de les juger ou de les répéter à la lumière de mes propres recherches. Aussi ai-je décidé - toujours pour obéir ! - aux dites injonctions - de prendre une voie plus subjective ; disons un exemple vécu de souffrance

avant de traiter de la souffrance en Christ ou de celle de ses membres.

Imaginez - dans un passé lointain pour vous, toujours proche pour moi - l'expérience du chrétien moyen de 18 ans que j'étais : j'expérimente ainsi dans l'Allemagne des années 1933-34 tour à tour l'avènement du nazisme, l'antisémitisme (contre les juifs de ma famille) d'Etat, le refus d'études et de travail pour mon père et pour moi. Mais ce petit (très petit en comparaison des arrestations et mises à mort d'autres membres de la dite famille) calvaire qui se termine par une fuite en exil en France avant de recommencer entre 1935 et 1945 une vie d'étude en alternance avec l'errance, la persécution et l'arrestation épisodique. Sans donner de plus amples détails ni même parler de malheur et nécessité, voire de bonheur providentiel - puisque j'ai survécu et ai pu devenir prêtre et théologien du dit malheur -

¹ Il s'agit des quatre articles publiés dans le Bulletin des Facultés catholiques de Lyon, n° 74, octobre-décembre 1984 : E. LECKER, J. GRON, A. PEILLON, L. CHAMPAGNE, G. FAYARD, L. PERRIN, *Saint et sauf*, p. 27-35. I. GUILLOT, A. LEROUX, J. VIMORT, *En face de la mort des autres...*, les questions posées à la foi chrétienne, p. 36-48. P. GIRE, *La souffrance humaine*, p. 49-54, G. BONNET, "Notre Pâque, le Christ, a été immolée" 1 Co. 5, 7, p. 55-62.

Pellen

permettez-moi de donner un aperçu de ce mal vécu ou du moins une description en guise d'une définition.

Oui, dans cette expérience ma souffrance m'est apparue comme insupportable avant-goût de la mort imméritée. Elle devenait vite signe révoltant de l'injustice et malice des hommes. Tous mes contemporains, à part mes amis juifs, les Allemands ou plus tard les collaborateurs avec l'occupant m'ont paru complices et bourreaux. Et dans un premier mouvement la souffrance est toujours un cri de révolte ou de mort des vivants contre les forces destructrices de la vie. J'affirme avec le recul - et une foi revenue de l'épreuve - que toute souffrance est d'abord comme une anticipation de la mort. Elle est aussi un rapport avec le mal du monde que l'on appelle péché des hommes. Elle devient finalement un lieu d'option pour ou contre l'homme; pour ou contre Dieu.

C'est ici que je veux balbutier une ou deux paroles - encore plus subjectives sur ma quête de foi et de sens chrétien - en temps obscurs. Oui, pour le croyant interdit de vie, j'ai été condamné deux fois à la déportation et deux fois à mort par disons nos persécuteurs, la foi est au premier abord un cri de protestation à la manière de Job : Je n'ai pas demandé à naître...; pourquoi me fais-tu souffrir, moi, innocent ? Disons que la foi, sans être d'un grand secours, m'a évité le pire, le désespoir et surtout le suicide (mais non la hantise de ce mal). Cependant la foi apporte autre chose comme un remède ou calmant psychologique qui est au milieu de l'angoisse mortelle la prière de Jésus appelée prière de dérélition : "Mon Dieu, Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné", il est vrai sans "le tout est consommé" du Christ de la mort. Je ne suis pas "le Sauveur". Mais cette prière a la vertu de transformer le cri ou les cris en supplication espérante. On est à l'ombre du Christ, plus proche du bon larron que du Seigneur ou son membre souffrant et blessé.

Avant de ressusciter pour une vie de combat il me semble utile de signaler un autre aspect vécu que j'appelle agonique. Au premier abord il s'agissait pour moi de faire face tantôt à la vie à l'étranger pour oublier ma langue, ma culture, ma famille, mes amis et même mon pays, sinon natal (puisque j'étais né en Belgique d'où la première guerre m'avait déjà chassé) mais ma 'région familiale' et familière. Ensuite, il s'agissait de survivre par le choix de professions gagne-pain ou de vie cachée de "mort en sursis durant la guerre". Je dis sans me vanter pour mémoire : toute souffrance est dépouillement douloureux ou pénible agonie. Faut-il dire que l'on vit alors le début de la prière de Jésus en agonie : "Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi", mais que l'on n'ajoute pas le "pas ma volonté, mais la tienne" du même Christ. On n'est pas "le Messie" souffrant, mais un simple serviteur ou frère de Jésus. Mais à distance je puis compléter et dire que si la souffrance dépouille quasi contre notre gré, elle est comme une rencontre dans

une vie nocturne et ténébreuse avec une voix inconnue, étrange, inexprimable où un compagnon méconnu murmure : ô homme de peu de foi ne sais-tu pas que le Christ et toi-même vous deviez souffrir pour... La suite reste inaudible au début et à la fin, mais au milieu on devine qu'elle veut dire pour "mourir et être avec moi". Reste qu'en attendant la souffrance est ce combat contre la mort et devient mort à soi et mort avec et pour autrui en Christ.

Pour ne pas être du tout triomphaliste ni donneur de leçon je préfère dire qu'à cette époque, comme pour bien des agonisants, elle fut accueil et refus de la croix, voire d'achèvement de ce qui manque aux souffrances du Seigneur pour l'Église. Cela m'a paru trop dur ; je me suis contenté de protestation et de contestation alternative; il est vrai que ce fut depuis 1940 toujours dans la foi en un Christ, étrange signe de contradiction de mort et résurrection ou de Pâque des hommes. Du cri - pour le redire encore en d'autres mots - contre la mort, je suis donc passé en Christ invisible et inaudible au Christ entrevu sur une croix, arbre de vie et même, grâce à une ultime arrestation durant la messe, au Christ eucharistique portant comme en tout sauvé ou sauvable les stigmates de la Croix de "Bois maudit". Ai-je dit davantage que "pas ou plus ma volonté" ? Sans doute, non. En tout cas, je n'ai jamais pu dire qu'après coup que "ta volonté s'accomplisse et non la mienne !".

Le lecteur dira cela est très juste, mais que dit la foi ? Là encore je veux avancer en subjectiviste et donner d'abord un souvenir personnel. Oui, une fois exilé il m'a fallu vivre ou survivre en homme qui gagne sa croûte et étudie pour se préparer à un gagne-pain. Or ce fut alors que j'ai dû exercer le petit métier de surveillant, "pion" de collège, au milieu des enfants turbulents du Midi et de Prêtres rudes pédagogues. Toute souffrance devient alors, sinon acceptable, du moins supportable par et dans l'affrontement avec autrui, on l'oublie par l'urgence de servir les hommes ou on la sacrifie à des urgences. Ici, ce fut d'aider les miens ou des émigrants, voire des malades vieillards pourchassés par malice ou malchance. Là je pense à ma chère grand'mère arrachée à la mort des camps et qui vint expirer au beau milieu de la guerre, à Paris. Est-ce tout ? Non.

Car après mon dépouillement et le silence de Dieu, il y eut la rencontre ineffable avec le Dieu qui parle dans le silence des douleurs et qui appelle jusqu'à la rencontre avec son Christ Fils. Fut-ce compassion, fut-ce crucifixion de la révolte - pour un psychologue averti, ce fut une fuite dans le surnaturel. Je dis seulement que ce fut apaisement par un saut à la verticale, enfantement douloureux d'une vocation sacerdotale.

Disons que la foi, sans être d'un grand secours, m'a évité le pire, le désespoir et surtout le suicide (mais non la hantise de ce mal).

Pellen

Je veux résumer ce labeur et cette expérience par une triple affirmation :

1. Le Dieu Tout Puissant des Germains et le Très-Haut des Juifs se fit avec le Christ intérieur ou intime des Sulpiciens (un brin jansénisants) le Dieu miséricordieux ou le Père compatissant des hommes du 20^e siècle.

2. Le Christ douloureux devint peu à peu le Christ de Pâque qui fait passer de la mort à la Vie.

3. Ce qui fait que toute souffrance reste bien une mort anticipée, mais prend le vêtement rédempteur. Elle se voit ainsi devenir esprit de compassion et de réconciliation, même si elle est et reste service douloureux des autres.

Après cette évocation il me faut donner un petit sommaire plus théologique ou objectif. Disons alors que si Dieu est le Dieu d'amour ou le Père aimant, il ne peut être ni le Dieu indifférent aux souffrances des fils pas plus que du Fils. Il y a - il est vrai - à éviter de parler d'un Dieu sensible, justicier qui ne fait que punir, gémir, voire se mettre en colère (malgré certains textes prophétiques). Mais, par contre, notre Père ne peut pas ne pas s'affliger (en Christ et en l'homme, sa créature du péché) des malheurs humains. Mieux encore si ce Dieu est Amour, il n'est pas possible qu'il abandonne une seule créature en ses douleurs. N'a-t-il pas des entrailles de Père ou de Mère ? Toujours est-il qu'il soutient par sa présence, sa Grâce ou son Esprit, l'homme éprouvé. Est-ce trop mystique ? Alors, disons simplement qu'il est avec nous et son Christ quand nous sommes en agonie pour le service du monde ou en lutte contre le péché. C'est dire aussi qu'il n'abandonne pas le pécheur, le ramène en grâce de contrition et repentir jusqu'au retour filial. Bref, nous admettons un Dieu Père aimant avec des capacités infinies de miséricorde ou de compassion. Ce qui vaut à plus forte raison pour le Christ du Calvaire, sans pourtant lui prêter, comme des théologiens, une volonté du Père qui abandonne son Fils aux forces du mal. Tout juste peut-on parler, là encore, d'un Dieu effacé et silencieux dans ce Christ suppliant.

Mais ne faut-il pas aussi dire du Jésus Rédempteur un mot plus précis que celui de "l'homme souffrant et obéissant jusqu'à la mort". Tout a été déjà dit par notre collègue le P. Bonnet². Nous nous contenterons juste de quelques linéaments complémentaires. D'abord pour répéter que le Christ a dû, à son tour, souffrir tout au long de sa vie des refus des siens ou des hommes incrédules, sans cesser de les aimer ni de se donner à eux. Pensons à Nicodème ! Ensuite, nous affirmerons volontiers que si la souffrance a pu ou dû augmenter lors de la montée vers Jérusalem ou vers le Calvaire, il a pu ou dû aimer davantage les hommes en son Père.

² Cf. G. BONNET, article cité, n° 1

Ne fut-ce que parce qu'il a voulu aimer jusqu'à l'extrême, ce qui doit signifier qu'il les aime pour leur salut et en Dieu, le Père.

Enfin, nous voudrions encore souligner qu'en son agonie et sa mort il y a acceptation de la souffrance, mais aussi offrande au Père, mais pas dans la joie de pâtir sur la Croix. C'est dans un dénuement et abandon où se mêle déréliction, le sacrifice douloureusement obéissant du Serviteur pour le monde de péché. C'est dire que nous ne prôtons pas un Christ qui épuise en LUI toutes les souffrances (il nous en laisse) ni qui veut passivement expier, satisfaire à notre place (notre combat contre le mal se poursuit jusqu'à la fin du monde). Faut-il alors lui prêter un total abandon du Père pour prendre sur lui une des plus terribles conséquences du péché ou du mal: la négation ou l'absence de Dieu ? Cela nous paraît contraire à toute Christologie filiale et même à toute psychologie du Serviteur. Nous dirions alors qu'il a pu entrer dans une nuit de l'esprit où son Père présent à cause des affres de la Croix n'est présent que dans la nudité de l'Esprit ou à peine saisissable, si ce n'est dans le fond ou abîme d'une prière filiale, voire dans un cri qui remet l'Esprit.

Pour achever cette réflexion théologique ajoutons, avec précaution, que l'Esprit est toujours présent en tout homme qui souffre et qui espère, sous forme de l'Esprit qui prie et gémit en nous jusqu'à expiration. Peut-on lui donner d'autres attributs ? J'aimerais, une fois de plus, affirmer que le Saint-Esprit ne cesse pas de nous ramener vers le Père, malgré la souffrance ou dans les douleurs de l'âme. N'est-ce pas cela une des formes de l'espérance contre tout espoir ou du courage d'être ? Peut-on en finale spirituelle insinuer en "filigrane de nos broderies spirituelles" que le même Esprit, Souffle de vie, est comme pour Jésus cet hôte invisible qui s'exhale en déréliction sous forme variable de prière d'abandon nocturne ou diurne. En nous il prie alors "Mon Dieu, pourquoi, m'as-tu abandonné?".

Comme annoncé au début, je voudrais terminer mes réflexions par un quadruple propos sur les souffrances des membres du Christ.

1°- Honnêtement affirmons d'abord qu'aucun disciple n'est au-dessus du maître et se doit "d'achever, ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Église". Or, cela signifie que malgré nos aspirations les plus naturelles le Christ n'a emporté avec lui ni la mort ni les douleurs. Mort et souffrances restent aux membres comme à toute l'humanité, et tout chrétien se doit dans le silence de répéter: pourquoi, pourquoi ? Disons-le autrement : ma rédemption ne supprime pas la souffrance, même si la Tête est dans la Gloire. Elle nous oriente cependant en sa Pâque vers un lieu nouveau, appelé royaume sans pleurs ni souffrances.

2°. Et ceci nous amène à une deuxième orientation. S'il faut au chrétien croire que le Christ ressuscité ne meurt plus (ni ne souffre en lui-même) il doit croire qu'il souffre en nous les douleurs de l'enfantement, du

Pellen

combat contre le mal et même l'agonie silencieuse de l'homme mortel. Ce qui signifie en clair que l'on ne souffre jamais seul, mais que Christ et tous les membres souffrent avec nous. Cependant n'allons pas trop vite, car cette solidarité de foi et d'amour, hélas, ne rend pas le malheur, ni l'agonie sensibles, ni supportables, ni explicables, ni même justifiables. On ne peut que parler d'un silence compatissant au milieu du Silence du Seigneur. Il ressemble pour moi à "la mise au tombeau" ou à une mort anticipée qui se nimbe d'une aurore possible de résurrection dans la foi nue ou dans une espérance confessée par des gémissements de chacun et l'Amen de l'Église.

3°. Et c'est là que j'ajoute un troisième trait paradoxal: Personne ne peut ni pour lui ni pour autrui ratifier dans la joie ou un amen personnel, voire ecclésial, une souffrance, sauf par une prière de supplication ou un cri de contestation selon nos deux modèles Job et le Christ Jésus. Prier c'est alors dire "que ce calice s'éloigne" et parfois ajouter en Église suppliante, en mère douloureuse : mais "pas ma volonté mais la tienne". Disons-le plus fortement : Aucun chrétien endolori ou agonisant ne peut clamer "que ta volonté soit faite", mais parfois amis ou Église Mère peuvent en Christ le murmurer : "Ta volonté soit faite sur la terre comme au Ciel". Ils ou elle le disent même pour l'heure de notre mort, en Marie compatissante ou mère douloureuse. Jésus croit pour nous et accomplit sans nous ou avec nous, en tout cas en son corps mystique, la Pâque, le passage de ce monde vers le Père d'un membre mortel.

Car la souffrance, même en Christ, est un cri de mort... et de vie qui s'éternise par et en Souffle de Dieu.

4°. Mais c'est là que surgit - toujours dans le paradoxe - une ultime donnée : Oui, la souffrance peut tuer, faire mourir, car elle est agonie de la tête dans les membres. Non, il n'y a jamais de réponse précise à chaque souffrance personnelle d'un membre. Mais il y a cependant outre la prière impossible de l'Église souffrante un sursaut actif. Il faut l'appeler la miséricorde des membres. Elle est moins un regard de pitié (genre apitoiement sur la misère du pauvre Lazare ni même du mauvais riche puni). Elle est, comme en Christ de Galilée, regard et action de soulagement. Et dans ce sens elle implique d'une part suppression ou combat contre des maux supprimables : sécheresse, famine ou injustices. C'est une action de bon Samaritain ou du chrétien guérisseur des maladies sociales comme son Maître. Mais pour les douleurs inévitables, ou souffrances mortelles, comme usure, handicap physique, voire mort lente, celui qui est chrétien en Christ se doit (d'autre part) de soulager les misères du monde en les partageant. C'est terrible à écrire, car parfois (comme durant la guerre) ce n'est qu'accompagnement silencieux d'un errant mortel ou partage en présence orante d'une agonie. Souvent, il s'agit cependant d'entraide en prenant sur soi une partie de l'épreuve ou de chercher en ami comment

accueillir "sœur souffrance". Je pense à la souffrance vaincue des hommes ou femmes abandonnés par le conjoint qu'un secours peut orienter dans l'entraide à reprendre goût à la vie avec des amis. Je pense à l'étranger, que je fus, qui a pu se sortir des condamnations ou persécutions grâce à une chaîne ecclésiale de frères religieux dans le Midi et devenir un maillon de la dite "catena" qui cachait juifs ou résistants dans nos collèges.

* *

Mais c'est ici que je veux agiter un dernier point obscur. En effet l'après-guerre et même l'après-concile ou encore l'après 68 montrent abondamment que, si l'entraide de "la miséricorde" est une question de survie chrétienne et d'"imitation de Jésus-Christ crucifié", elle n'est pas une simple attitude passagère. Elle accompagne malgré nos lassitudes ou lâchetés toute la vie chrétienne. Songeons ainsi qu'après les réfugiés juifs du monde en guerre il y eut ceux de l'Est de l'après-guerre et ceux du Proche Orient hier et de l'Extrême Orient aujourd'hui ? Et alors comment nier qu'il y a eu à soulager les victimes des camps de concentration, des Goulags et aussi les exilés d'Amérique du Sud ou d'Afrique. Alors saisi par le vertige ou le découragement, tout membre peut un jour gémir: "Jusques à quand" ou "pourquoi ces calices ?". Mais l'Église se doit de répéter quasi contre l'homme "ancien" et pour l'homme nouveau : Pas ma volonté, mais la Tienne.

Alors, malgré l'homme animal qui rêve d'immortalité (malgré l'élite des privilégiés qui

aspirent, contre toute apparence selon une science à venir, à une vie sans souffrance, ni mort, malgré l'homme prométhéen qui postule un état de surhomme sans dieu ni christ, mais une pure humanité faite dieu) l'Église redit avec larmes et supplication en sa liturgie du vendredi saint: "Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?". Elle murmure même plus discrètement encore : "Dans l'assemblée je chanterai ton nom". Elle se meurt même dans un dernier cri pour ressusciter en et avec ses membres en disant: "Tout est consommé". Ainsi toute souffrance de membre se fait passage secret et invisible en Christ Jésus notre Pâque à jamais, ou miséricordieuse Résurrection dans les souffrances indicibles du Christ Parole de Vie. En tout membre elle est donc cri qui se fait gémissement et devient remise de l'Esprit par Christ au Père sans autre signe audible que l'Amen de l'Église, des membres survivants et, si Dieu le permet, un cri: "mon Dieu pourquoi ?" du membre en ultime agonie. Car la souffrance même en Christ est un cri de mort... et de vie qui s'éternise par et en Souffle de Dieu.

Jean ALBERTI,
Compagnie des Prêtres de Saint Sulpice
Faculté de Théologie de Lyon

Pellen